

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[PARCOURS 2 - Consulter les éditions du Trésor des joyeuses inventions](#)[Collection](#)[ŒUVRE : Trésor des joyeuses inventions](#)[Collection](#)[Édition : 1554 - Trésor des joyeuses inventions - Groulleau](#)[Item](#)[\[1554\\_TJI\\_Grou\]](#) 117 Oyez les cieux, l'air et la terre large

## [1554\_TJI\_Grou] 117 Oyez les cieux, l'air et la terre large

### Présentation générale du poème

Titre de la pièce *Complainte sur le trespas de feu Monseigneur d'Orléans, faite par l'un des Gentilzhommes de sa chambre.*

Incipit non modernisé *Oyez les cieux, l'air & la terre large*

### Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

### Relations entre les documents

**Collection** **Édition : 1550 - Traductions de latin en français - Groulleau**

*Ce document est une variation de :*

[\[1550\\_Tradlatfr\\_Grou\]](#) 119 Oyez les cieux, l'air et la terre large

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation de l'exemplaire

Formatin-16

Imprimeur-libraire Groulleau, Étienne

Date 1554

Lien vers la notice du catalogue de la bibliothèque où est conservé l'exemplaire <http://id.lib.harvard.edu/alma/990072143900203941/catalog>

Type de numérisation Numérisation totale

### Transcription du poème

Texte *Oyez les cieux, l'air & la terre large* Et les flotz sourds de la grand mer profonde

{E2v} Le juste dueil, dont mon cueur se descharge.

En est-il un encores en ce monde,

Si bien il sent mon mal & dueil mortel,  
 Qui tout en pleurs ne se consume & fonde ?  
 Je croy que non : car mon malheur est tel,[]  
 Que, de despit de si triste aventure,  
 Deüroit [[devroit]] morir mesmes un immortel.  
 Or cesse doncq' desormais la Nature[]  
 De me vouloir esjoir de sa grace,  
 Plus ne me rit sa diverse peinture :  
 Cesse le ciel me descouvrir sa face,  
 Et du soleil espandre la clarté :  
 Car mon deuil noir sa lueur claire efface.  
 Et vous humains, si de l'humanité  
 Voz cueurs mortelz ne sont trop esloignez  
 Plaignez aussi ceste calamité.  
 De chaudz souspirs ma plainte acompagnez  
 Charles Cesar, & vous sa fille chere,  
 Et vostre mal plus que mien tesmoignez,  
 Et vous François, Roy des François & pere  
 De cestuy là, qui mes souspirs esmeut  
 Henry demeure aussi son seul frere.  
 La Marguerite unë & l'autre ce deult  
 L'une sa sœur, l'autre Royne sa tante  
 Qui plaine d'autant que la raison le veult.  
 Vienne creuse & vous Loire courante[]  
 Enflez de dueil, de despit desbordez,  
 {E3r}Fondez Atier eau trouble & escumante.  
 Plus voz beautez & graces ne gardez[]  
 Haultes forestz, soit en noir obscur tainte  
 Vostre verdure & voz grands bras tordez.  
 Ne reprenez plus de voix courtë & fainte[]  
 La seule fin des motz que l'on commence :  
 Mais faites clere, & parfaite complainte.  
 Ruisseaux de pleurs coulez à grand' puissance[]  
 Des fins du Pau jusqu'a la mer Angloise  
 Ne trouvant point aux Alpes resistance.  
 Sante le mal de la perte Françoisse[]  
 Le grand Tyran de l'unë & l'autre Asie,  
 Et de son bien la Fortune luy poise  
 Or soit la Court de desplaisir saisie[]  
 Je dy la Court magnifique de France  
 Ou tous plaisirs leur demeure ont choisie,  
 Laissez le bal, Dames, laissez la dance[]  
 Laissez voz jeux, qui d'amours sont alarmes  
 Et ne chantez rien que de desplaisance.  
 Laissez, soldatz, laissez camp, fort & armes[]  
 Ou ne soyez si durs & acerez  
 Que de mon dueil n'accompagnez les larmes.  
 Avecques moy d'acord acuserez[]  
 Le Ciel cruel puy Fortune & Nature  
 Desquelz à l'œil le grand tort vous verrez.  
 A l'œil verrez que peu la faveur dure,[]

Que le mal est rrop [[trop]] plus grand que le bien  
 {E3v}Et le plaisir trop moindre que l'injure.  
 Le Ciel jadis tout ce qui pend du sien[]  
 Avoit d'entrée en un corps inspiré  
 Et tant parfait qu'il n'y falloit plus rien-  
 Nature avoit son chef d'œuvre tiré[]  
 Si bien au vif en ceste mienne table,  
 Que rien de beau n'y estoit désiré.  
 Fortune avoit de sa main favorable[]  
 Tresbien conduit unø heureuse naissance  
 Et mieux promis qu'il n'estoit souhaitable.  
 De tous ses biens avoit la cognoissance[]  
 L'esprit divin clos en ce corps fragile,  
 Qui a senty de langueur la nuisance.  
 O Ciel ! injustø, ó Nature debile :[]  
 O legier fait de Fortune volage !  
 Bien faittes voir comme tout est labile.  
 Làs, falloit il qu'en si florissant aage[]  
 La blanche fleur de semence royale  
 Sentit du Ciel la tempéstø & l'orage !  
 Que n'a esté Nature liberale[]  
 De plus grand' forcø à conserver la vie  
 Qui meritoit aux dienx [[dieux]] mesmø estø egale  
 Pourquoy a eu si tost Fortune envie[]  
 Dessus son œuvre en faveur commencée  
 Qu'elle ne l'ait de mesmøheur poursuyvie ?  
 Ou s'il falloit ! las, que fust avancée[]  
 La triste fin d'un beau commencement,  
 {E4r}Que ne l'a ellø autrement pourchassée ?  
 Sans la forcer par ce cruel tourment[]  
 D'infet venin d'unø alaine mortelle,  
 Dont la mort seulø est le medicament.  
 Mieux convenoit, certes, à force telle[]  
 Un dur combat, unø honorable guerre,  
 Pour deslier du corps l'amø immortelle.  
 Làs que ne sont les droitz de ceste Terre[]  
 Pareilz à ceux qu'à le Ciel ordonnez,  
 Qui (commø on croit) point ne variø & n'erre,  
 Làs, que ne sont les biens qu'il a donnez[]  
 Durans autant comme luy qui les donne,  
 Et les meilleurs sous loy meilleure nez ?  
 Trop plaist au Ciel ce que luy mesmø ordonne[]  
 Nous en laissant seulement la tristesse,  
 Quand sa faveur, trop tost, nous habandonne.  
 Or prenons doncq' ce que le Ciel nous laisse,[]  
 Puy que n'avons rien qui mieux nous conforte,  
 Et que d'esperoir il nous oste l'adresse.  
 O que l'on peut assaillir de main forte[]  
 Ce cruel là, de noz biens trop avare,  
 Que de soldatz combatroient à sa porte ?  
 Pour recouvrer tresor si grand & rare[]

Des apauvrez l'esperance & suport  
 Dont sa court riche à leur grand perte il pare  
 Voylà le droit, duquel l'injuste Mort[]  
 Use sur nous pour toute recompense  
 {E4v} Nous dedissant la plainte de son tort.  
 Mais y a il raison n'y apparence[]  
 De rompre ainsi le fil des jeunes ans,  
 Qui de tout bien promettoient grand semence ?  
 Rompre en un coup tous moyens apaisans[]  
 Le feu mortel dont toute Europe ardroit  
 Et tous à un les discords reduisans ?  
 Rompre le neud, duquel ne s'attendoit[]  
 Jamais le bout par violente espée  
 Ny par le temps, qui tout consommer doit.  
 Or est l'Olive, hélas au pied coupée,[]  
 Dont le rameau verdoyant donnoit signe  
 De guerre estainte & fureur atrempée.  
 Le froid mortel a saisi la racine[]  
 Qui de tout fruit donnoit si clere attente :  
 Mais de quel fruit ? du fruit de l'arbre digne  
 Bien fut du vent l'aleine pestilente[]  
 Qui du beau Lys la fleur blanche à seichée  
 Avant quasi qu'elle fust aparente.  
 Et toutesfois pas n'estoit tant cachée[]  
 Qu'infiniz yeux n'ayent veu sa beauté  
 D'autant de cueurs desirée & cherchée.  
 Ores vous est, Gentilzhommes, osté[]  
 Vostre Soleil, lequel comme il leuoit  
 Mortelle eclipse à taint d'obscurité.  
 Aussi voz yeux maintenant chacun voit[]  
 Noirciz de pleurs, dont roule une grand mer  
 {E5r} O si la mort se noyer y pouvoit !  
 Or ne cessez l'acuser & blasmer[]  
 Parler au Ciel, les astres malheurez  
 Fortune ingrate & Nature nommer.  
 Tant que de mal qu'a grand tort endurez[]  
 Pitié les meuve, & vostre Prince rendent  
 Ou le suyvante avecques luy morez.  
 Ou si voz cueurs plus constans le defendent,[]  
 Faites, François, de plaindre tel devoir  
 Que toutes gens, de toutes pars l'entendent,  
 Ainsi ferez aux estrangers sçavoir[]  
 De vostre foy l'office doloireux,  
 Que du hault ciel, luy mesme pourra voir.  
 Sentir fertz [[ferez]] par vos criz langoreux[]  
 Quel fut le bien pour qui tant de bons pleurent  
 Et voir à ceux qui apres luy demeurent.  
 Qu'aucun vivant de tous pointz n'est heureux,[[.]]  
 Forme poétiqueComplainte

## Emplacement du poème

Rang dans le recueil n° 117

Foliotation E2r, E2v, E3r, E3v, E4r, E4v, E5r

Présentation typo-iconographique Illustration avant le titre sur le folio E2r.

## Informations sur la notice

Contributeur(s) Réach-Ngô, Anne

Éditeur Équipe Joyeuses inventions ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légales

- Fiche : Équipe Joyeuses inventions ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Image(s) : Copy digitized: Houghton Library

Notice créée par [Équipe Joyeuses Inventions](#) Notice créée le 22/06/2017 Dernière modification le 04/11/2021

---

Des ioyeuses inuentions.

Qui luy auoit la nuit presté son cas  
Mile mercis, dist il, ma gente brune,  
Logé m'auiez au large hault & bas:  
Elle faignit n'entendre telz esbatz  
Iusques à tant qu'il eut garny la main,  
Pardonnez moy, car ie ne pensois pas,  
Dist ellz alors, qu'eussiez si petit train.



COMPLAINTE SVR LE TRES  
PAS DE FEV MONSEIGNEVR  
d'Orleans, faitte par l'vn des gentils  
hommes de sa chambre.



Qyez les cieux, l'air & la terre large  
Et les flotz sourds de la grand mer  
profonde

E ii

Le

## Le Thefor

Le iuste dueil, dont mon cueur se descharge.  
En est-il vn encores en ce monde,  
Si bien il sent mon mal & dueil mortel,  
Qui tout en pleurs ne se cōsomme & fonde?  
Je croy que non: car mon malheur est tel,  
Que, de despit de si triste auanture,  
Deüroit morir mesmes vn immortel.  
Or cesse doncq' desormais la Nature  
De me vouloir eshoir de sa grace,  
Plus ne me rit sa diuerse peinture:  
Cesse le ciel me descourir sa face,  
Et du soleil esandre la clarté:  
Car mon deuil noir sa lueur clair & efface.  
Et vous humains, si de l'humanité  
Voz cueurs mortelz ne sont trop esloignez  
Plaignez aussi ceste calamité.  
De chaudz sospirs ma plainte & accompagnez  
Charles Cesar, & vous sa fille chere,  
Et vostre mal plus que mien tesmoignez,  
Et vous François, Roy des François & pere  
De cestuy là, qui mes sospirs esmeut  
Henry demeure & aussi son seul frere.  
La Marguerite vn & l'autre ce deult  
L'une sa sœur, l'autre Roine sa tante  
Qui plaint d'autant que la raison le veult.  
Vienne creus & vous Loire courante  
Enflez de dueil, de despit desbordez,  
Fondez

Des ioyeuses inuentions.

Fondez Atier eau troublé & escumante.  
Plus voz beautez & graces ne gardez  
Haultes forestz, soit en noir obscur tainte  
Vostre verdur & voz grands bras tordez.  
Ne reprenez plus de voix court & faine  
La seule fin des motz que lon commence:  
Mais faites cler, & parfaite complainte.  
Ruisseaux de pleurs coulez à grand' puissance  
Des fins du Pau iusqu'a la mer Angloise  
Ne trouuant point aux Alpes resistance.  
Sante le mal de la perte Françoise  
Le grand Tyran de l'un & l'autre Asie,  
Et de son bien la Fortune luy poise  
Or soit la Court de desplaisir saisie  
Ie dy la Court magnifique de France  
Ou tous plaisirs leur demeure ont choisie,  
Laissez le bal, Dames, laissez la dance  
Laissez voz ieux, qui d'amours sont alarmes  
Et ne chantez rien que de desplaisance.  
Laissez, soldatz, laissez camp, fort & armes  
Ou ne soyez si durs & acerez  
Que de mon dueil n'acompagnez les larmes.  
Auecques moy d'acord acuferez  
Le Ciel cruel puy Fortune & Nature  
Desquelz à l'œil le grand tort vous verrez.  
A l'œil verrez que peu la faueur dure,  
Que le mal est trop plus grand que le bien

## Le Thefor

Et le plaisir trop moindre que l'iniure.  
Le Ciel iadis tout ce qui pend du sien  
Auoit d'entrée en vn corps inspiré  
Et tant parfait qu'il n'y falloit plus rien.  
Naturꝫ auoit son chef d'œuvre tiré  
Si bien au vif en ceste mienne table,  
Que rien de beau n'y estoit desiré.  
Fortunꝫ auoit de sa main fauorable  
Tresbien conduit vnꝫ heureuse naissance  
Et mieux promis qu'il n'estoit souhaitable.  
De tous ses biens auoit la cognoissance  
L'esprit diuin clos en ce corps fragile,  
Qui a senty de langueur la nuyssance.  
O Ciel ! iniustꝫ, ó Nature debile:  
O legier fait de Fortune volage!  
Bien faittes voir comme tout est labile.  
Làs, faloit il qu'en si florissant aage  
La blanche fleur de semence royale  
Sentit du Ciel la tempéste & l'orage!  
Que n'a esté Nature liberale  
De plus grand' forcꝫ à conseruer la vie  
Qui meritoit aux diex mesmꝫ estrꝫ egale  
Pourquoy a eu si tost Fortunꝫ enuie  
Dessus son œuvre en faueur commencée  
Qu'elle nel'ait de mesmꝫ heur poursuyuie?  
Ou s'il faloit ! las, que fust auancée  
La triste fin d'vn beau commencement,  
Que

Des ioyeuses inuentions.

Que ne l'a ellꝯ autrement pourchassée?  
Sans la forcer par ce cruel tourment  
D'infet venin d'vnꝯ alaine mortelle,  
Dont la mort seulꝯ est le medicament.  
Mieux conuenoit, certes, à force telle  
Vn dur combat, vnꝯ honorable guerre,  
Pour deslier du corps l'amꝯ immortelle.  
Làs que ne sont les droitz de ceste Terre  
Pareilz à ceux qu'à le Ciel ordonnez,  
Qui (cōmꝯ on croit) poit ne variꝯ & nerre,  
Làs, que ne sont les biens qu'il a donnez  
Durans autant comme luy qui les donne,  
Et les meilleurs sous loy meilleure nez?  
Trop plaist au Ciel ce que luy mesmꝯ ordōne  
Nous en laissant seulement la tristesse,  
Quand sa faueur, trop tost, nous habādōne.  
Or prenons doncq' ce que le Ciel nous laisse,  
Puys que n'auōs rié qui mieux nous cōforte,  
Et que d'espoir il nous oste l'adresse.  
O que lon peut assaillir de main forte  
Ce cruel là, de noz biens trop auare,  
Que de soldatz combatroient à sa porte?  
Pour recouurer tresor si grand & rare  
Des apauuriz l'esperancꝯ & suport  
Dont sa court richꝯ à leur grād pertꝯ il pare  
Voilà le droit, duquel l'injuste Mort  
Vse sur nous pour toute recompense

E iiii

Nous

## Le Thefor

Nous dediſſant la plainte de ſon tort.  
Mais y a il raiſon n'y apparence  
De rompre ainſi le fil des ieunes ans,  
Qui de tout bien promettoiét grãd ſemée?  
Rompre en vn coup tous moyens apaiſans  
Le feu mortel dont toutç Europç, ardroit  
Et tous à vn les diſcords reduiſans?  
Rompre le neud, duquel ne s'attendoit  
Iamais le bout par violentç eſpée  
Ny par le temps, qui tout conſommer doit.  
Or eſt l'Oliuç, helas au pied coupée,  
Dont le rameau verdoyant donnoit ſigne  
De guerrç eſtainte & fureur atrempée.  
Le froid mortel a faiſi la racine  
Qui de tout fruit donnoit ſi clerç attente:  
Mais de quel fruit? du fruit de l'arbre digne  
Bien fut du vent l'aleine peſtilente  
Qui du beau Lys la fleur blanchç à ſeichée  
Auant quaſi qu'elle fuſt aparente.  
Et toutesfois pas n'eſtoit tant cachée  
Qu'infinitz yeux n'ayent veu ſa beauté  
D'autant de cueurs deſirèç & cherchée.  
Ores vous eſt, Gentilzhommes, oſté  
Voſtre Soleil, lequel commç il leuoit  
Mortellç eclipsç à taint d'obſcurité.  
Auſſi voz yeux maintenant chacun voit  
Noirciz de pleurs, dont roule vne grãd mer  
Ou ſi

Des ioyeuses inuentions.

O si la mort se noyer y pouuoit!  
Or ne cessez l'acuser & blasmer  
Parler au Ciel, les astres malheurez  
Fortunꝝ ingratꝝ & Nature nommer.  
Tant que de mal qu'a grand tort endurez  
Pitié les meuz, & vostre Prince rendent  
Ou le suyuant avecques luy morez.  
Ou si voz cueurs plus constans le defendent,  
Faites, François, de plaindre tel deuoir  
Que toutes gens, de toutes pars l'entendent,  
Ainsü ferez aux estrangers sçauoir  
De vostre foy l'office doloieux,  
Que du hault ciel, luy mesme pourra voir.  
Sentir fertz par voz criz langoureux  
Quel fut le bié pour qui tât de bõs pleurent  
Et voir à ceux qui apres luy demeurent,  
Qu'aucü viuât de tous pointz n'est heureux,

*Complainte de feu messire Philippes Chabot, Che-  
ualier de l'ordre du Roy nostre sire & Amiral de  
France, Traduite du Latin de l'Euesque de Noyon.  
par S. R.*



Vicõques fois, amy' passant, qui veuz  
Voir de Fortunꝝ incõstante les ieux,  
Arrestꝝ icy : retourner t'en pourras  
Vn peu plus sagꝝ, & de plus pres verras

A moins